Anton Grad

SUR LE STYLE INDIRECT LIBRE EN ANCIEN FRANÇAIS

On sait que, pour rapporter les paroles ou les pensées de ses personnages, l'auteur peut se servir de deux procédés littéraires:

1° du style direct (oratio recta), dans lequel les paroles (les pensées) d'une personne, introduites d'ordinaire par un verbe exprimant la parole ou la pensée, sont rapportées avec pleine exactitude, p. ex.:

Il revint payer sa note et partit comme un voleur. Il se dit: «Maisy rapportera ma veste et j'enverrai ma secrétaire la prendre chez elle avec des fleurs.»

Le verbe introductoire peut aussi être intercalé, en incise, dans le style direct: «Maisy, se dit-il, rapportera ma veste...», ou bien il peut terminer le discours direct: «Maisy rapportera ma veste et j'enverrai ma secrétaire la prendre chez elle avec des fleurs.» se dit-il.

2° du style indirect (ordinaire, dépendant, subordonnée) (oratio obliqua), dans lequel l'auteur rapporte ce qui a été dit (pensé) par ses personnages en employant ses propres paroles, introduites par la conjonction que (ou un interrogatif dans les questions indirectes) et dépendant d'un verbum dicendi, etc., p. ex.:

Il revint payer sa note et partit comme un voleur. Il se dit que Maisy rapporterait sa veste et qu'il enverrait sa secrétaire la prendre chez elle avec des fleurs.

On aura remarqué la transposition de la première (et c'est aussi le cas de la deuxième) personne dans la troisième, ainsi que la transposition des formes verbales: après un passé, le futur devient conditionnel (et le présent devient imparfait).

Toutefois, une troisième possibilité de rapporter les paroles (les pensées) de ses personnages est fournie à l'auteur par le procédé baptisé «style indirect libre» par Charles Bally1 et Margueritte Lipps2 et «die erlebte Rede» par E. Lorck3, p. ex.:

Il revint payer sa note et partit comme un voleur. Maisy rapporterait sa veste et il enverrait sa secrétaire la prendre chez elle avec des fleurs.

(Sagan, Aimez-vous Brahms? ,Ch. 13; procédé très fréquent chez Sagan!)

2 M. Lipps, Le style indirect libre, thèse, Paris, 1926.
3 E. Lorck, Die erlebte Rede, eine sprachliche Untersuchung, Heidelberg, 1921.
On voit que, comparé au style indirect ordinaire (dépendant), le style indirect libre (oratio obliqua libera) est caractérisé par l’absence de la principale comportant le verbum dicendi (ou sentiendi), ainsi que de la conjonction que introduisant la subordonnée complète du style indirect ordinaire; celle-ci devient, pour ainsi dire, indépendante (libre), bien que, dans l’emploi du temps verbal — nous reviendrons sur ce point important — le verbe en est sujet aux mêmes règles que celui de la subordonnée du discours indirect ordinaire.

Mais quel serait le but poursuivi par l’auteur ayant recours à ce procédé stylistique?

Grâce à notre tournure, l’auteur peut faire exprimer les pensées (les paroles) à ses personnages par eux-mêmes, on pourrait dire qu’il se confond avec eux, car ce n’est plus lui qui y fait son récit, qui y exprime ses propres pensées: les vrais sujets des énoncés du style indirect libre sont ses personnages.

Il est vrai que, faute de signes extérieurs du style indirect libre, très souvent seuls le contexte et la situation permettent au lecteur de deviner quel est le sujet de l’énoncé de notre tournure; c’est aussi pour cette raison que, surtout aux époques plus anciennes, de pareils passages donnent lieu à des équivoques, à une double interprétation possible: on ne sait pas très bien s’il s’agit du récit de l’auteur ou du style indirect libre, c’est-à-dire de l’expression des pensées (des paroles) des personnages mêmes (v. plus bas). Comp. encore:

Pendant les huit derniers jours, Savinien avait fait des réflexions sur l’époque actuelle. La concurrence en toute chose exige de grands travaux de qui veut une fortune. Les moyens illégaux demandent plus de talent et de pratiques souterraines qu’une recherche à ciel ouvert. Les succès dans le monde, loin de donner une position, dévorent le temps et veulent énormément d’argent. Le nom de Portenduere, que sa mère lui disait tout-puissant, n’était rien à Paris. Son cousin le député, le comte de Portenduere, faisait petite figure au sein de la Chambre électorale en présence de la pairie, de la cour, et n’avait pas trop de son crédit pour lui-même. L’amiral de Kergarouet n’existait que par sa femme. Il avait vu des orateurs, des gens venus du milieu social inférieur à la noblesse, ou de petits gentilshommes, être des personnages influents. Enfin l’argent était le pivot, l’unique moyen, l’unique mobile d’une société que Louis XVIII avait voulu créer à l’instar de celle d’Angleterre. De la rue de la Clef à la rue Croix-des-Petits-Champs, le gentilhomme développa le résumé de ses méditations.

— Je dois, dit-il, me faire oublier pendant trois ou quatre ans, et chercher une carrière.»

(Balzac, *Ursule Mirouet, 1ère partie*)

En vain il (sc. le colonel) parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d’y voyager; elle (sc. la fille du colonel) ne craignait rien; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval; elle se faisait une fête de coucher au bivouac (= «je ne crains rien, disait sa fille, j’aime par-dessus
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

tout à voyager à cheval, je me fais une fête de coucher au bivouac). Elle menaçait d’aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout.

(Mérimée, Colomba, préambule)


(P. et V. Margueritte, Poum)

Il la retint à déjeuner. Elle attendait sa blanchisseuse, elle devait être rentré de bonne heure. Cette réponse l’exaspéra.

(Huysmans, Marthe, p. 607)

L’officier regarda Katow:

«Morts?»

Pourquoi répondre?

«Isolez les six prisonniers les plus proches!

— Inutile, répondit Katow; c’est moi qui leur ai donné le cyanure.»

(Malraux, La Condition humaine), etc., etc.

Depuis la publication de l’ouvrage de Lorck, précédé, toutefois, de quelques études faisant déjà mention de cette tournure, les romanistes, ainsi que d’autres linguistes et stylistes n’ont pas cessé de porter un intérêt particulier à ce procédé littéraire; si, tout d’abord, le style indirect libre avait semblé être une particularité caractéristique des auteurs français modernes, répandue surtout dans les textes après 1850, p. ex. chez Flaubert et Zola — bien que dès le début des recherches on ait pu en constater des exemples chez La Fontaine déjà —, des études spéciales pour plusieurs autres langues modernes (et aussi pour le latin) n’ont pas tardé à démontrer qu’il s’agit d’un tour connu à d’autres langues aussi, et ceci même aux époques antérieures au 19e siècle.4

4 Cf., déjà en 1905, la thèse de E. Herdin, Studien über Bericht und indirekte Rede im modernen Deutsch, Uppsala; selon Herdin, Wieland aurait le premier, en Allemagne, fait usage de notre procédé littéraire; et le linguiste allemand Behaghel l’a découvert déjà en 1878.; v. sa Deutsche Syntax, III, p. 694 s.

V. aussi O. Jépersen, The Philosophy of Grammar, 1924, p. 290 s; Jépersen donne au style indirect libre le nom de »represented speech«.


5 Comp.: Enfin, n’en pouvant plus d’effort et de douleur, Il met bas son fagot, il s’assoit à son malheur.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu’il est au monde?

En est-il un plus pauvre en la machine ronde?

(La mort et le Bucheron)

6 Pour l’anglais, v. F. Karpf, Die erlebte Rede im älteren Englischen und in volkstümlicher Redeweise, dans la revue Die neueren Sprachen, XXXVI, p. 571 s;
Voici, à titre d’illustration, quelques exemples du style indirect libre en anglais; ils appartiennent presque tous aux textes antérieurs à 1850, de manière qu’on ne saurait parler d’une influence exercée par les auteurs français modernes sur la création de notre procédé en anglais. Comme dans les exemples français, les phrases du style indirect libre des auteurs anglais doivent être attribuées, sans aucune hésitation, aux pensées ou aux paroles d’un personnage, l’auteur ne prenant pas leur contenu à son compte. Comp.:

The surgeon then advised him (sc. Joseph), if he had any worldly affairs to settle, that he would do it as soon as possible; for though he hoped he might recover, yet he thought himself obliged to acquaint him he was in great danger; and if the malign concoction of his humours should cause a suscitation of his fever, he might soon grow delirious, and incapable to make his will. Joseph answered, that...

(Fielding, Joseph Andrews, I, Ch. 13)

I lamented with unfeigned sorrow his (sc. Jack Rattlin’s) misfortune, which he bore with heroic courage, observing that every shot had its commission. It was well it did not take him in the head, or, if it had, what then? he should have died bravely fighting for his king and country: death was a debt which every man owed, and must pay; and that now as well as another time. I was much pleased and edified with the maxims of this sea philosopher, who endured the amputation of his left hand without shrinking.

(Smollett, Roderick Random, Ch. 32)

Notre tournure est extrêmement fréquente dans les romans de Jane Austen (morte en 1817) qui la cultive avec une faveur vraiment surprenante, comp.:

Mrs. Bennet invited him (sc. Mr. Bingley) to dine with them; but, with many expressions of concern, he confessed himself engaged elsewhere.

"Next time you call," said she, "I hope we shall be more lucky."

"He should be particularly happy at any time, etc., etc., and if she would give him leave, would take an early opportunity of waiting on them."

"Can you come to-morrow?"

"Yes, he had no engagement at all for to-morrow; and her invitation was accepted with alacrity."

(Jane Austen, Pride and Prejudice, Ch. 55)

I asked if Georgiana would accompany her. — Of course not. Georgiana and she (sc. Eliza = Georgiana’s sister) had nothing in common; they never


Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

had had. She could not be burdened with her society for any consideration. Georgiana should take her own course; and she Eliza, would take hers.

(Charlotte Brontë, Jane Eyre, Ch. 21)

All that the Rector could say could not bring Helen to feel any indignation or particular unhappiness, except that the boy (sc. her son) should be unhappy. What was this degree that they made such an outcry about, and what good would it do Pen (sc. her son)? Why did Doctor Portman and his uncle insist upon sending the boy to a place where there was so much temptation to be risked, and so little good to be won? Why didn't they leave him at home with his mother? As for his debts, of course, they must be paid; — his debts! — wasn't his father's money all his, and hadn't he a right to spend it? In this way the widow met the virtuous Doctor...

(Thackeray, Pendennis, p. 238)

Un exemple très intéressant du style indirect libre est fourni par Dickens: tout un dialogue (devant le tribunal) est rapporté par l'auteur au moyen de notre procédé stylistique, comp.:

...he (sc. the witness) would have modestly withdrawn himself, but that the wigged gentleman... begged to ask him a few questions. The wigged gentleman sitting opposite, still looking at the ceiling of the court.

Had he ever been a spy himself? No, he scorned the base insinuation. What did he live upon? His property. Where was his property? He didn't precisely remember where it was. What was it? No business of anybody's. Had he inherited it? Yes, he had. From whom? Distant relatives. Very distant? Rather. Ever been in prison? Certainly not. Never in a debtor's prison? Didn't see what that had to do with it. Never in a debtor's prison? — Come, once again. Never? Yes. How many times? Two or three times. Not five or six? Perhaps. Of what profession? Gentleman. Ever been kicked? Might have been. Frequently? No. Ever kicked downstairs? Decidedly not; once received a kick on the top of the staircase and fell downstairs of his own accord. Kicked on that occasion for cheating at dice? Something to that effect was said by the intoxicated liar who committed the assault, but it was not true...

(Dickens, A Tale of Two Cities, Book II, Ch. 3)

Comme déjà mentionné ci-dessus, E. Herdin, dans sa thèse de 1905, constate notre tournure chez des auteurs allemands, comme Wieland, Wildenbruch, Tovote, Fontane, Otto Ludwig, Alexander Baron Roberts, etc.; nous ne voulons citer que deux de ses exemples:

Er wollte sie malen... Aber sie weigerte es ihm... Nein, sie wollte es nicht. Sie konnte nicht still sitzen. Sie wollte sich ihr Gesicht nicht stellen lassen. Sie ging ja auch nicht zum Photographen... Er durfte ihr deshalb nicht böse sein. — Und er verzichtete auf den Wunsch.

(Tovote, Im Liebesrausch, p. 256)

Holk fühlte sich als er (den Brief seiner Frau) gelesen, einer gewissen Rührseligkeit hingegeben. Es war so viel Liebes in dem Briefe, dass er alte
Anton Grad

Zeiten und altes Glück wieder heraufsteigen fühlte. Sie war doch die beste. Was bedeutete daneben die schöne Brigitte? ja, was bedeutete daneben selbst Ebba?... 

(Fontane, Unwiederbringlich, p. 183)

Lorck, o. c., donne l’exemple suivant de Thomas Mann:
Der Konsul ging, die Hände auf dem Rücken umher und bewegte nervös die Schultern. Er hatte keine Zeit. Er war bei Goot überhäuf$t. Sie (sc. sa soeur, à qui ses paroles sont adressées) sollte sich gedulden und sich gefälligst noch fünfzig mal besinnen!

(Th, Mann, Buddenbrooks, I, p. 562 /1901/) (7)

Il serait superflu de donner aussi des exemples italiens, espagnols, etc., mais avant d’aborder nos recherches concernant le style indirect libre en ancien français, un exemple emprunté au latin ne serait peut-être pas sans intérêt:

Tulit Caesar grautier. Litterae Capuam ad Pompeium volare dicebantur: Inimici erant equitibus qui Curioni stantes plauserant, hostes omnibus. Rosciae legi, etiam frumentariae minitabantur. Sane res erat perturbata. Equidem malueram quod erat susceptrum ab illis silentio transiri, sed uereor ne non liceat.

(Cic., ad Att., II, 19, 3-4,cité par Bayet, o. c., V, p. 330)

En ancien français aussi, notre tournure est plus fréquente que ne le laissent supposer les études publiées par M. Lipps et Gertraud Lerch, et la constatation de M. Lipps que «en vieux français l’indirect libre à l’état de figure n’existe qu’à titre exceptionnel et se trouve employé dans des circonstances spéciales» (o. c., p. 127 s) ne pourrait — nous ne tarderons pas à le voir — être acceptée qu’avec une certaine réserve.

Voici les passages cités déjà soit par M. Lipps soit par G. Lerch comme contenant incontestablement notre procédé stylistique:

E dist (sc. Blancadrins) al rei (sc. Marsilies):
Mandez Carlun, a l’orguillus e al fier,
Fedeilz servises e mult granz amistez.
Vos li durrez urs e leons e chenz,
Set cenz cameilz e mil hosturs muers,
D’or e d’argent. IIII. C. muls cargez,
Cinquante carre qu’en ferat carier:
Ben en purrat luer ses soldieiers.
En ceste tere ad asez osteiet:
En France, ad Ais, s’en deit ben repairer.
Vos le stivre a la feste seint Michel,
Si recevez la lei de chrestiens,
Serez ses hom par honur e par ben.

Roland, v. 28—39

8 Gertraud Lerch, Die uneigentlich direkte Rede, dans Idealistische Neuphilologie, Festschrift für Karl Vossler, Heidelberg 1922, p. 107 s.
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

Blancadrin ne prend pas son discours au sérieux: il ne fait que suggérer au roi Marsile les paroles qu'il lui faut transmettre à Charlemagne, et c'est pourquoi aussi Gautier, dans sa traduction du passage, y introduit l'incise «direz-vous»: «Vous l'y suivrez — direz-vous — à la fête de saint Michel; Et là, vous vous convertirez à la foi chrétienne, Vous serez son homme en tout bien, tout honneur.» Ce passage représenterait donc peut-être le plus ancien exemple de notre tournure en français.

Il faut probablement voir un cas semblable dans le passage suivant où notre tour exprime aussi un ordre:

(La demoiselle /sc. Lunette/ dit à la maîtresse du château)
Sour moi laissez ceste besoigne,
..............
et endementres manderoiz
vos genz et si demanderoiz
consoil del roi qui doit venir.

Por la costume maintenir
de vostre fontaine defendre
vos covendroit bon conseil prendre.
E il n'i avra ja si baut
qui s'est vanter que il i aut.

(Chr. de Troyes, Le Chevalier au lion, v. 437—447)

La situation nous fait comprendre que les vers 445—447 contiennent une suggestion faite par Lunette à sa maîtresse de ce que cette dernière a à dire, et non à faire, et, en effet, dans leur Chrestomathie du moyen âge, 1917, G. Paris et E. Langlois traduisent: «Dites-leur qu'il convient d'aviser à défendre votre fontaine suivant la coutume.»

M. Lipps cite aussi l'exemple suivant qui, en effet, suggère l'idée d'une sorte de style indirect libre:

Li cors s'oi si bien loër
Qu'en tot le monde n'ot son per,
Porpensez s'est qu'il chantera;
Por chanter son los ne perdra.
Son bec ovrit ...

(Le goupil et le corbeau, Clédat, Chrestomathie, p. 241)

Le vers: Porpensez s'est qu'il chantera prépare le vers suivant: Por chanter son los ne perdra, qui exprime la pensée du corbeau à l'aide de notre tournure.

A ces exemples assez sûrs du style indirect libre ajoutons-en quelques-uns que nous avons relevés au cours de nos lectures des anciens textes et qui, croyons-nous, ne prétendent à aucune ambiguïté: c'est encore la situation ou le contexte qui suggère l'idée de l'indirect libre, car les phrases en question ne pourraient pas être attribuées à l'auteur, mais à ses personnages. Comp.:

Et cil au Dragon s'apareille,
Qui molt durement se merveille
Qui cil est qui tant a hardie
La char que la cloche a bondie
Si fort et de si grant vertu:
C'est des barons le roi Artu
Qui chi vient mostrer son esfort,
Mais ja morra de laide mort.
En son tref falt un drap estendre,
Armer se fait sans plus atendre.

(Gerp. de Montr., Perceval, 9475–84)

La suite des événements, elle aussi, va montrer que les vers 9480—82 ne représentent pas le récit direct, l'opinion de l'auteur, mais la pensée, le soupçon et la menace du chevalier au dragon.

Voici un autre passage, emprunté au même texte, qui semble, avec beaucoup de probabilité, représenter aussi notre tournure:

Quant Perchevaus ot la raison
Et la voix de Gavain oï,
Moït durement s'en esbahi,
Car au parler Gavain li samble.
Mais de corrous et d'ire tramble
De ce qu'au col voit l'estrument,
Si se merveille durement,
Se che est il, por quel affaire
Il se voïloit menestreus faire.
Se ce est il bien le sara,
Que son non li demandera:
Bien le sara ja au parler,
C'ontques son non ne volt celer
A nutui qui li demandast
Por nule rien que il doutast.
Lors li a dit: «S'il vous plaist, sire,
Vostre non vous estuet ainz dire
Et puis vous rediral le mien.»

( Ibid., 4648-65)

Les vers en italique représentent, selon nous, notre procédé stylistique, exprimant les pensées, la décision de Perceval.

Atant ad pris (sc. la femme de Gui) une espee,
De l'eschalberc l'ad sachee;
Puis ad dit qu'ele se ocirad,
Quant sun seignur perdu ad.
Endré sun quor l'espee mis ad,
Quant ele d'unc se purpensad
Qu'ele feseit folie grant:
Dune ert ele enceinte d'enfant?
Oscire pas ne se purreit,
Que l'enfant morir n'estoveret.
S'ele se socie en tel manere,
Quant le savera le cunte, sun pere,
E sa mere e ses amis
E la gent de tut le pais,
Tost quideretent que sun seignur
Ocise l'avreit par folur
E pur ço fui s'en serret;
Alterement pur veir s'ostreit.
Unques la nuit ne reposa,
Mais sun grant duel demena.

(Gui de Warewic, 7753–72)
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

Dans le passage ci-dessus, les vers en italique rapportent la lutte intérieure de la jeune femme, lutte causée par la perte (supposée) de son mari et les raisons qui l’empêchent de se suicider; et ces sentiments, ces pensées sont révélés au lecteur par le personnage (la jeune femme) lui-même, et non point par l’auteur comme le prouve aussi l’emploi du conditionnel présent — l’auteur y aurait recouru au conditionnel passé: on a donc affaire à l’indirect libre.

Comme le cas précédent, l’exemple suivant aussi nous fait voir une question rapportée au moyen de notre tour:

Li tiers dient que trop tardant
Va li quens qui ne se delivre:
Pour quoi la (sc. sa tante) lesse il tant vivre?
Face la a ceuvals detraire
Et tous les membres du cors traire,
Et puis la lesse an chienz mengier.
Ainsi s'en pourra bien vengier.

(Le Roman du Comte d’Anjou, 7790—96)

Les menaces, ainsi que les désirs de faire subir une mort terrible à la tante traiîtresse ne peuvent être attribués à l’auteur, mais à ses personnages.

Dans les lais de Marie de France, il y a aussi des passages qui font penser à notre procédé:

Femme volelent qu'il (sc. Guigemar) preisist
Mes il del tut les escundist:
Ja ne prendra femme a nul jor,
Ne pur avere ne pur amur,
S'ele ne peut despleier
Sa chemise sans depescer.

(Marie de France, Lais, Guigemar, 645—50)

Puis avient si qu'a une feiz
Qu'a s'amie vient li danzeus,
Sa pleinte li mustrat e dist;
Anguissusement li requisit
Que s'en alast od lui:
Ne poeit mes sufrir l'enui.
S'a sun pere la demandot,
Il savet bien que tant l'amot
Que pas ne li vodreit doner,
Se il ne la peust porter
Entre ses bras en sum le munt.

(ibid., Les douz amanz, 70—81)

C’est encore la situation et le contexte qui parlent en faveur de l’hypothèse que, dans les deux cas ci-dessus, nous avons affaire au style indirect libre: on rapporte les paroles d’un personnage à l’aide de cette tournure, les phrases en question pourraient à peine être attribuées à l’auteur.

Voici encore trois exemples qui, selon nous, représenteraient aussi notre tournure, car l’interprétation des passages en italique semble se prêter plus en faveur de l’indirect libre que du récit du poète, la ponctuation du texte,
elle aussi (si elle est exacte), prouvant une pause là où le discours indirect subordonné continue sans conjonction:

Li preudom, qui molt fu cortois,
Pria de remanoir un mois
Le vallet qui dalez lui sist.
\textit{Un an tot plain, se il volsist,}
Le retenist molt volentiers,
\textit{Si apresist endementiers}
Tels choses, s’eles li pleissent,
\textit{Qu’aux besoing mestier li eissent.}

\textit{(Le Roman de Perceval, éd. W. Roach, 1959, v. 1571—78)}

Qant Brichemers l’a entendu,
tornez s’en est col estandu,
a Isengrin dist en l’oreille
que li rois forment se mervoille
qu’en ne peut pes entre els. II. mestre
ne por donner ne por promestre:
\textit{face le bien, preigne droiture}
de \textit{Renart, por sa forfature,}
et \textit{por ce que il sor li mist}
\textit{que a sa fame force fist.}

\textit{(Le Roman de Renart, VIII, v. 8261—70)}

\textit{(Les vers 8267—70 comprennent les parolès, les conseils de Brichemer à Isengrin.)}

\begin{quote}
\textit{Lors s’avise, que il sera}
Pres du tournoi et bien verra
Li quel seront en leur desus.
\textit{Lors maintenant montera sus}
Le destrier, qui tout blanc sera
Des armes qu’entour liavra,
Et a ceux, qui plus peu seront,
\textit{Et qui plus de meschief aront,}
Devers euls se vorra il mettre,
\textit{Et son secours tout leur promettre.}
\textit{Si con le devisa il fist;}
\end{quote}

\textit{(Le Roma de la Dame à la Licorne, v. 965—75)}

\textit{(C’est un personnage de l’auteur, et non l’auteur lui-même, qui fait la réflexion exprimée par les vers en italique.)}

Dans l’exemple suivant aussi nous croyons pouvoir voir, dans les vers en italique, notre tournure: les paroles, les menaces qui y sont exprimées doivent être attribuées plutôt aux barons qu’au narrateur:

\begin{quote}
\textit{(Li rois)...}
Lors dit (sc. à ses barons) que li blasmes est lor
De son tribol et de sa guerre,
Car par aus bailla il sa terre
Et mist an la main au felon
Qui pires est de Guenelon.

\textit{N’il un seul qui bien n’otroit}
Que li rois a reison et droit,
Car ce li conseilllerent il;
\end{quote}
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

Mes il an iert mis an essil,
Et sache bien de vérité
Que an chastel ne an cité
Ne porra garantir son cors
Qu'a force ne l'an traie furs.
Ensi le roi tuit asuèrent
Et afient formant et jurent
Que le traitor li randront
Ou ja mes terre ne tandront.

(Ch. de Troie, Clinés, v. 1072—76)

Les verbes au futur du passage en question résultent de la perspective des personnages du narrateur plutôt que de celle du conteur; comme le dit Vossler,9 qui donne à ce futur le nom de futurum advocaticum, le conteur «s'il ne considère pas le fait de son héroïs comme tout à fait sien, l'envisage de toute façon comme nôtre, en quelque sorte ...»

Voici encore quelques exemples de ce futur dans des passages qui suggèrent l'idée d'une sorte de style indirect libre:

tote nuit veillier il estuet (se. à Enide),
mes ainz le jor, se ele puet
et ses sires la voelle croirre,
avront si atorné lor cire
que por neant vanra li cuens,
que ja n'iert soe, ne il suens.
Erec dormi, molt longuement,
tote la nuit ...

(Chr. de Troie, Erec, v. 3446—52)

Uns golpis vint, qui l'espla (sc. le corbeau)
Del formage ot grant desirier
Que il en puit sa part mangier;
Par engin voldra essaier
Se le corp porra engelignier

(Le goupil et le corbeau, Clédat, Chrestomathie, p. 241)

Voitle Escorfaus, a poi de deul ne fent,
S'il le puet faire, il le fera dolent;

(Bueue de Hantone, v. 9273—74).

Prise li (sc. au comte) est grant volempté
De soy vengier de la contesse
S'antain, la mortel traitresse,
Leur (sc. de ses barons) conseil en voudra avoir
Et au roy le fera savoir,
Qui son pliesir il rescrira,
Et sagement, s'il puett, ira
Avent en si grosse 'besoingne.
Lez barons viennent sanz esloigne
Et tuit si homme sanz respit;

(Le Roman du Comte d'Anjou, v. 6794—6807)

Anton Grad

Dunques pense (sc. Gui) que faire peust;
Mais ore se voldra il taisir,
A nu1 ne se voldra descovrir.
As pucelles s'en est alé,

(Gui de Warewe, v. 228—31)

Quant Gui vit Heralt trebucher
E aloigné de sun destrer,
Pur poi que de doel n'araga;
S'il pot, ja le vengera.

(ibid., v. 1327—30)

Purpeñé ad (sujet = Morgadur) en sun corage
Que Gui frat aler en un message
Al soldan, qui tant es fier;
S'il va, mes n'iert del repairer.

(ibid., v. 3685—88)

mout se demente, mout se duet (sc. Brun, l'ours)
encor tenra Renart, s'il puet,
qui tot ce li a porchacié.

(Le Roman de Renart, VII b, 6772—74)

Il pense qu'il l'estuet pener
De fuir au plus qu'il porra;
S'il puet disc'au recet corra,
C'une forest devant lui voit:
S'ançois d'aus venir i pooit,
A tos jors mais perdu l'aroient;
Ja mais novelles n'en sarolent.

(Guillaume d'Angleterre, v. 1668—74)

Quant l'ot li rois, molt l'an est grief,
et jure assez plus que son chief
que cil qui l'(sc. Lancelot) ont mort an morront;
ja desfandre se s'an porront
et, s'il les puet tenir ou prandre,
ja n'i ava mes que del pandre
ou del ardoir ou del noter.

(Chr. dr. Tr., Le Chevalier de la Charrette, v. 4143—49), etc., etc.)

Les passages, comportant ce futurum advocaticum et très fréquents dans la vieille langue, sont nés des pensées du héros plutôt que de celles du conteur; celui-ci s'identifie à lui, il est pour ainsi dire «emporté dans le tourbillon des sentiments, des passions et des décisions exprimés par ses personnages» (G. Lerch, o. c., p. 108); lui qui cependant connaît la suite des événements et la fin de l'histoire qu'il raconte, semble l'oublier comme le prouve aussi l'expression s'il puet, si fréquente dans ces tournures et qui, logiquement, ne pourrait être attribuée qu'au héros qui, lui, à ce moment-là, ignore les événements à venir.

Comme déjà mentionné par M. Lipps, o. c., p. 119, l'ancien français pouvait arriver au style indirect libre — ou plutôt à un style ressemblant, par sa structure, en partie à l'indirect libre — aussi par la voie effectuée par l'omission de la conjonction que dans le style indirect «classique» ( = sub-
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

ordonné); Bally déjà, sans affirmer explicitement que le style indirect libre ne serait qu'une modification mécanique du style indirect subordonné, a constaté le même fait dans son article cité ci-dessus où il dit textuellement: «Une première dérogation à la règle du style indirect pur consiste à introduire la ou les premières propositions par des conjonctions et à donner aux autres une forme non conjonctionnelle»; selon lui, la phrase de Cherbuliez:

Mlle Ferray mit fin à ce débat en déclarant qu'elle prenait tout sur elle, qu'elle assumait toutes les responsabilités, qu'elle se chargeait de toutes les explications, bref, qu'elle se faisait fort d'obtenir le pardon de Meg. (Miss Rovel, p. 33)

pourrait être modifiée comme suit:

Mlle Ferray mit fin à ce débat en déclarant qu'elle prenait tout sur elle: elle assumait toutes les responsabilités; elle se chargeait de toutes les explications; bref, elle se faisait fort d'obtenir le pardon de Meg.10

Ces conclusions de Bally n'ont pas rencontré l'approbation de Lorck pour qui surtout l'omission de la conjonction est incompréhensible et inadmissible.11

Or, s'il est, en effet, difficile de compter avec une pareille omission dans la langue littéraire moderne (à règles syntaxiques bien fixées et imposées aux écrivains), de telles tournures peuvent être largement prouvées pour l'ancien français, langue dans laquelle la structure logique et grammaticale de la phrase n'est pas encore fixée et est loin d'être claire dans tous les cas.

Nous voudrions attirer l'attention des syntacticiens sur de telles constructions très fréquentes particulièrement après le verbe jurer jouant le rôle du verbum dicendi introductoire; et — last not least — même la première proposition de l'indirect y montre une forme non conjonctionnelle, un cas donc où il ne s'agit pas d'éviter une répétition de la conjonction, répétition évitée pour raisons d'ordre euphonique qui, selon M. Lipps, serait la cause principale de son omission. Comp.:

Elle en a juré saint Guillaume
Ja li hort qui de li vendra
La terre au conte ne tendra:
Bien i savra remede mettre
Et molt s'en voudra entremêler,
Soit tort, soit droit, en quelque guise.

(Le Roman du Comte d'Anjou, v. 3052-57)

Dos de Mainche...
Dieu a juré, le roi de paradis,
Ci qui l'(sc. son neveu) a mort ne s'en ira ja vis.

(Bueve de Huntone, v. 4621-23)

10 Bally, o. c., p. 553.
11 Lorck, o. c., p. 24: «Ihre (sc. der erlebten Rede) Entstehung versuchte Bally... rein grammatisch aus Vorgängen im Schosse der Sprache zu erklären. Der »style indirect libre« sei eine bloss neuere Abart der »forme classique du discours indirect« und habe sich auf dem Wege: il disait qu'il était malade, il disait: il était malade, il était malade (disait-il) herausgestaltet. Unbegreiflich bei diesem Prozesse ist vor allem der Ausfall der Konjunktion que. Bally begründet ihn durch die neuzeitliche Neigung, die Sätze zu koordinieren...»
Dame Hersant i est venue,  
Isangrin est remès en mue; 
novelement laissé l’avoit 
par un mehaing (= blessure) que il avoit; 
Dieu jure et Sainte Patenostre 
ja mes ne gerra a sa coste: 
qu’a l’en a faire d’ome en chanbres, 
puis que il n’a tresos ses manbres? 
mais voit a Dieu, si se porchat, 
droit est que tot li monz le chat; 
por tant s’en est de li tornee.  

(Le Roman de Renart, v. 2934–44)

Si con l’amirant jure sa foi et sa pansee,  
De ci que a Laon ert s’ensengne criée, 
A seint Denis en France sa teste coronnée, 
Puis vendra a Paris, la grant cité loee; 
S’il puet prendre Aymeri, la teste avra copee; 
Dame Hermenjart sera as escuiers livree.  

(Le Siège de Barbastre, v. 32–37), etc.

Les cas de la suppression de la conjonction que dans la deuxième (troisième, etc.) proposition dépendante ,motivée probablement aussi par la distance séparant le verbe jurer de la proposition (des propositions) complé- 
ment ,sont bien plus nombreux encore: ces propositions compléments pren- 
nent pour ainsi dire une forme indépendante et suggèrent à juste titre l’idée 
du style indirect libre. Comp. encore:

... et ele s’en ala  
Droit a Hanstone, dont li dus le doa,  
Son fil Beuvon ensemble lui mena  
Et les omages reciut de ciaus de la;  
Del duc qu’est mors molt s’en esleecha,  
Dieu a juré qui le monde forma  
Que ja ses fieus quinze jors ne vivra;  
Se plus ne puët, a ses mains l’ochira,  
Puis prendra Do, qui en ses bras gerra,  
Ja le vieillart ne li resamblera.  

(Bueve de Hantone, v. 125–133; éd. P. A. Stimming, 1911)

Et Danemons Mahomet en jura,  
Que ensi Bueves ja ne s’en tornera,  
Il l’ochira, ja mais ne mengera;  
Cil (sc. Askin, tué par Bueve) eret ses cies, et il le vengera.  

(ibid., v. 1275–78); ibid. 220–31, 360–71

Iluec se sont li doi roi acordé,  
Le siege jurent a le bonne cite:  
N’en partiront por vent ne por oré  
Desc’a cele eure que seront afamé;  
Se les (sc. les Francais) pueent prendre por vive poosté,  
Pendu seront et au vent encroé.  

(Huon de Bordeaux, v. 8311–16)
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

Puis me fist sur seinz jurer
Qu’en cest message deusse aler
E a lui puis repaier;
Se nul de ces ne peuze amener,
A grant dolur me freit morir,
Nule rien ne m’en purreit garir,
Ensemble od mei mes quinze fiz;

(Gui de Warewic, v. 8125—31), etc.

On retrouve l’omission de la conjonction que aussi après d’autres verbes comme p. ex. dire, mander, faire savoir, sentir, etc.:

Cil s’esvelle pour la grant noise,
Et il li dijent qu’il s’en voise:
Trop a dormi, trop se delaie.

(Le R. du Comte d’Anjou, v. 3713—15)

Celes que en la chambre esteient
La (sc. la mère qui veut faire mourir une de ses filles jumelles)
confortouent e disejent
Que eles nel suffereient pas;
De humme ocire n’est pas gas.

(Marie de France, Lais, Le Freisne, v. 95—98)

Renart dist que mauz ne demande;
tres bien i ert et bien fera
quant que la cort esgardera

(Le Roman de Renart, VII b, v. 6772—74)

Si leur fait on a tous savoir
Que dimenche y erent les noces;
Tant y avra d’abbez a croces,
Et cler, et evesques mitrés,
Et chevaliers logiez en trez
Aux champs, pour eux moins encombrer,
Que nuls n’yert sages du nombrer.
S’en est chacuns garniz par ban.

(Galeran de Bretagne, v. 6694—6701)

A la roine a on cest plait conte,
Con li mes Carle avoit al roi parlé.
El prent un mes, si a Balant mandé
Qu’il li amaint en mi liu de son tré;
Veoir le voit; Balans l’a creante.

(La Chanson d’Aspremont, v. 946—48), etc.

Ço sent Rollant la veie ad perdue,

(La Chanson de Roland, v. 2297)

On voit donc que, pour exprimer la subordination d’une proposition complétive, l’ancienne langue, plus primitive et n’observant pas encore strictement les règles d’hypotaxe, recourt très souvent à la simple parataxe.
Faut-il chercher l'origine — ou une des origines — du style indirect libre en (ancien) français dans des tournures de ce type (comme le feraient supposer les explications de Bally, à savoir dans des propositions complétives devenues indépendantes grâce à l'omission de la conjonction, et, peu à peu, pour aboutir à sa forme définitive, grâce à l'omission du verbum dicendi introductoire; signe en premier lieu caractéristique du style indirect libre dans la langue moderne?

Sans nier la possibilité d'un tel développement, nous croyons pouvoir proposer une autre explication qui, jusqu'ici, n'a pas encore été prise en considération.

On a assez tardé, croyons-nous, à constater qu'il y a, dès les premiers textes en ancien français, une tournure qui, elle, forme pour ainsi dire le pont entre le style indirect ordinaire («classique») et le style indirect libre. Nous pensons à des tournures du type suivant:

Un Sarrazin i out de Sarraguce;

........................................

Fiance prist de Guenelun le cunte,
Par amistiët l'en baisat en la buche,
Si l'en dunat sun helme et s'escarbuncle
Tere Maior, ço dit, metrat a hunte,
A l'empereure si toldrat la curone,
Siet el ceval qu'il cleimet Barbasusche,

(= La Chanson de Roland, v. 1483–91)

Fremaus presentent a chacun;
Me sire Gavains en prist un,
Si l'a tantost a son col mis,
Mais Tristrans n'a pas le sien pris:
Fremaul, ce dist, ne meteroit,
Ne en son doiot anel n'aroit
Dusquel termo qu'il avoit mis
A tele a en aucun pais.

(Gerb. de Montr., Perceval, v. 3671–78)

Locrin en ad Hestrild amee
E a garder l'ad commandelee.
A muiller, ço dist, la prendra,
Ja altre feme nen avra.

(= Brut, v. 1329–32)

Ne volt al pais arester,
Ainz passera, ceo dit, la mer.
Al reaume de Loengre ira,
Une piece se deduira.
Sa femme en la terre larra,
A ses hummes cumandera,
Que il la gardent léeament
E tuit si ami ensement.
A cel cunseil s'est arestez,
Si s'est richement afumez.

(Marie de France, Eliduc, v. 67–76)
Remarqués sur le style indirect libre en ancien Français

La prieuse li (sc. à Fresne) voulost chercher
Sergent ou garson ou compaigne:
Fresne avec li mener ne daigne;
N’en a, ce dit, talent ne cure
Car la terre est molt bien sûre;
Serjans auro a voulenté,
Qu’elle a de l’avoir a plenté
Pour faire despens vespre et main.
Escourliez tient en sa main

(Galeran de Bretagne, v. 4102—10)

Il va de soi qu’on trouve aussi des exemples avec le verbe intercalé dire au pluriel, ainsi que des exemples avec un verbe exprimant la pensée. Comp.:

Et cil qui voient la besoigne,
De rien nul ne contredient. —
Por quoi? — Il vuoent mieuz, ce dient,
Assez vive et avoir adès
Que mort d’armes desconçês.

(Meraugis de Portlesguez, v. 3378—82)

...et quant cil de l’ost voient
Que il s’en vet, s’il nel convoient,
Ce dient, ja mes n’avront joie.

(ibid., v. 4155—57)

S’esponge li ı’unt amenee;
Sa mere est od li alee,
De la meschine avoit pour,
Vers ki ses sires ot tel amur
Que a sa fille mal tenist
Vers sun seignur, s’ele poist.
De sa meisun la getera,
A sun gendre conseillerà
Qu’a un produme la marit,
Si s’en deliherat, ce quit.

(Marie de France, Le Freisne, v. 363—72)

Par devant lui trespasser voit
Le graal trestot descovert,
Ne ne set pas cui l’en en sert
Et si le voiroit il savoir,
Mais il le demandera voir,
Ce dist et pense, ains qu’il s’en tort,
A un des vallés de la cort;
Mais jusqu’al matin atendra,
Que al seignor consi prenda
Et a toute l’autre maisnie.
Elinsi la chose a respitie,

(Le Roman de Perceval, v. 3300—3310), etc.

On aura remarqué que, dans les tournures ci-dessus, il s’agit d’une forme particulière du style indirect simple qui présente le verbum dicendi intercalé dans le discours même (mais il peut aussi terminer le discours indirect), une forme donc qui a son parallèle dans le discours direct où — nous l’avons vu au début de cet article — le verbum dicendi peut aussi être intercalé dans le discours direct; toutefois, en ancien français, les deux incises diffèrent, par
leur structure, l'une de l'autre: tandis que, dans le discours direct, le verbe de l'incise, dépourvu du pronom démonstratif neutre ce, se fait suivre (au singulier) du pronom sujet (il, elle), celui du discours indirect est régulièrement précédé du démonstratif ce et dépourvu du pronom sujet. Comp. encore:

«Seignurs,» dit-il, «mult mallement nos vaill!»

(La Chanson de Roland, v. 2106)

Ne leserat, ço dit, que n'i parolit:

( ibid., v. 1206 ) (12)

La même forme de l'indirect à l'incise intercalée peut être constatée aussi pour le moyen anglais, comp.:

As he which come was to manne,
Unto the King of Crete thanne,
Preiende that he wolde him make
A kniht and pouer with him take,
For lengere wolde he noght beleve,
He seith, both preith the king of leve
To gon and cleyme his heritage
And vegen him of thilke oultrege
Which was unto his fader do.
The king assenteth wel therto,

(Gower, Confessio Amantis, The Tale of Orestes, v. 1967—76)

Et voici déjà un exemple latin, cité par Bayet, o. c., p. 21:


(Cic., in Verr., III, 10, 25)

Quelle serait l'origine de cette forme du style indirect? Elle provient, à notre avis, de la forme ordinaire de l'indirect du type suivant qui, lui aussi, peut être constaté dans la vieille langue:

Ço dit li reis que sa guere out finee

(La Chanson de Roland, v. 705)

Ço dient ore tuit cil de la cité
E tut l'altre barnage qu'il i out asemble:
Que cist pelerin n'est pas home mortel,
Ainz est angle que Deus tramist del ciel
Pur ocire cest diable suiduiur,
Deu ne volt qu'il regne ultre cest jur;
Se cest pelerin ne fust home faë,
Ja l'eust li dux mort e detrenché;
N'est home el mund, qui ore seit né,
Qui ses granz colps eust tant enduré.

(Gui de Warewic, v. 10101—11)

\[12\] Sur ce problème, v. notre article: Contribution à la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français, vol. V, p. 4 ss, de cette revue.
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

Ço dient qu'il est de Afrique né;
Cil est en bataille plus doté
Que ne sunt cent chevalers armé;
Celebrant, ço dient, est apélé,
Tant fer vassal ne fu unc né.

(ibid., v. 10808—12), etc.

On voit que ce type de l'indirect ordinaire est représenté par une principale comportant le verbe dire (ou un autre verbe de parole ou de pensée) à la 3e personne (singulier ou pluriel), généralement au présent ou au passé simple, précédé du démonstratif neutre ço (ceo, ce) et suivi de la subordonnée complétive introduite par la conjonction que. Cet ordre des propositions (objectif, logique), à savoir la principale, qui nous fait savoir celui qui rapporte les faits de la complétive, en tête et suivie de la subordonnée, s'adapte et correspond bien au récit normal, naturel, objectif de l'auteur: celui-ci n'est pas pressé de rapporter les faits, les événements (ou l'événement) contenus dans la complétive, il se contente de les annoncer au début de la phrase en y employant le démonstratif ce, antécédent de la complétive.

Or, il se peut que, pour des raisons d'ordre affectif, le récit du conteur prenne une autre tournure: l'auteur, impressionné par les faits rapportés dans la subordonnée, a, pour ainsi dire, hâte de les apprendre au public (au lecteur) — il omet, naturellement, la conjonction que — en mettant, impulsivement, la complétive en tête de la phrase, et ce n'est qu'au cours ou à la fin du récit de ces faits qu'il nous en révèle le vrai rapporteur (c'est-à-dire un ou plusieurs de ses personnages) à l'aide de l'incise ce dit(s)t, ce dient, etc.; cette incise n'est que la principale transposée de l'indirect ordinaire, qui, même à sa nouvelle place, continue d'exercer la même influence sur l'emploi des temps verbaux dans le style indirect libre que dans l'indirect dépendant (ordinaire).

Voici encore quelques-uns des nombreux exemples de ce procédé dans lequel la structure changée de l'indirect ordinaire est due, croyons-nous, aux facteurs psychologiques (affectifs, impulsifs):

Quant il (sc. Guigemar) a la parole oïe,
Ducement la dame mercie:
Od li sujurnerat, ceo dit.

(Marie de France, Guigemer, v. 359—61)

Par sez serjans lez fet tost prendre.
Ne les fera pas, ce dit, pendre,
Mes escorchier vif et saler.
Tantos lez a fet avaler
En la plus fort chartre qu'il ait.

(Galeran de Bretagne, v. 4989—93)

Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on trouve l'incise dit il dans notre tournure: Puis s'aresut e esgarda, Lur douz beautez uit e mira: Unques meis, dist il, ceo il semble, Ne uit si bele gent ensemble. (Rou, v. 549—552).
Anton Grad

Comença mei a congeër
Mout laidement de son païs:
Ja ne seroit, ço dist, amis
A ceus de Troie nul jor mais,
N'o eus n'aveit triue ne païs...

(Le Roman de Troie, v. 3598—3602)

Il (sc. Aligrés) prent une lance pleniere,
Grosse et forte de grant maniere,
De Percheval s'est eslongiez:
Ja mais ses doëls n'ert elegiés,
Ce dist, s'il n'abat Percheval.

(Gerb. de Motr., Perceval, v. 8017—21)

Atant s'est a la terre assis
E dit que tel mal l'en ad pris
Qu'il ne puert mes sur pies ester,
Le quor, ço dit, li doit crever.

(Gui de Warewic, v. 4241—44)

Dist li païens: «Or me faîtes entendre.
Aumons vos mande

Qu'en sa merchi vos alés trestolt rendre.
Rien ne valroit envers lui li defendre,
Toîtes vos armes li venès molt tost rendre.
Ne vos volra, cho dist, de plus raiendre,
Ne mais le col desos l'espee tendre
Et puis après vos en porès descendre,»

(La Chanson d'Aspremont, v. 3129—31)

Coarz en fu si esperduz
Que onques puis ne fu veïs.
Del signe qu'ot veïs s'esmaie.
Lors s'est muchez en une haie:
D'iloc, ce dit, egardera
Quel justice l'en en fera.

(Le Roman de Renart, I, v. 1365—70)

...et pourchacierent au patriarche de Jherusalem qu'il feroit laisser
le roiaume le roi Guion, car il n'estoit mie dignes, ce disoient, d'estre rois.

(Ménestrel, § 29), etc., etc. (14)

Mais, le pas suivant à faire pour aboutir à la forme finale et véritable — telle que nous la connaissons surtout chez les auteurs après 1850 — du style indirect libre, c'est l'omission, l'ellipse de l'incise: le conteur s'identifiant complètement à son personnage oublié, en quelque sorte, le vrai rapporteur des faits, il laisse au lecteur de le deviner lui-même, ce qui très souvent — nous l'avons déjà vu — ne va pas sans prêter à l'ambiguïté.

On aura remarqué que, parmi les exemples que nous venons de donner, il y a aussi des cas comportant le verbe au futur: or, plusieurs de ces cas, avec l'incise supprimée, feraient à juste titre penser aux exemples au futurum
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

advocaticum mentionnés plus haut; à notre avis, ces cas-là font plus que seulement suggérer l'idée d'une sorte de l'indirect libre, car, comptant avec l'ellipse de l'incise ce dit, etc. qui, selon nous, s'y était effectuée, on n'aurait indubitablement point tort d'y voir des formes véridiques du style indirect libre.

Acceptant notre explication de l'origine du style indirect libre en ancien français qui serait due à l'ellipse de l'incise ce dit, etc., on admet en même temps aussi non seulement que cette incise peut être intercalée dans n'importe quel exemple de l'indirect libre, mais aussi que cette incise pourrait nous aider à éclaircir maints passages équivoques dans la vieille langue: si l'incise peut y être intercalée en s'y adaptant bien, on peut presque avec certitude accepter la présence du style indirect libre, sinon on a affaire au récit de l'auteur lui-même. Voici quelques exemples, qui, croyons-nous, admettent cette possibilité (l'incise y est intercalée par nous!):

Li emperere par sa grant poestet
VII. anz tuz piens ad en Espaigne estet;
Prent i chastels e alquantes citez.
Li reis Marsilie s'en purcacet ases:
Al premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonle Baligant ad mandet,
Ço est l'amirail, le viel d'antiquitet,
Tut survesquet e Virglie e Omer;
En Sarraguee alt sucurre li ber
E, s'il nel fait, (ço dist), il guerpirat ses deus
E tuz ses ydeles que il soelt adorer,
Si recevrat seinte chrestientet,
A Charlemagne se vuldrat acorder.
E cil est loinz, si ad mult demuret;

(En effet, Bédier traduit: s'il (sc. Baligant) ne le fait, Marsile reniera ses dieux..., c'est-à-dire les vers en question reproduisent les paroles du personnage (sc. de Marsile), et non pas le récit du conteur.)

Eliduc li (sc. à sa femme) ad otrié.
E bonement cungé doné:
Tute sa volunté fera (ceo dist)
E de sa tere li durra.
Pres del chastel...
La ad fet fere sun muster,
E ses meisuns edifier.

(Marie de France, Eliduc, v. 1132—38)

Quant (Gui) vit gesir sanglant le ber,
S'il nel venge (ço dist), ja n'ert haite;
Pur lui grant duel ad demené.

(Gui de Warewic', v. 4791—93)

14 Comp. aussi les exemples douteux donnés plus haut et considérés par nous comme des cas de l'indirect libre.
Anton Grad

Gimbert li taissons se leva;
se il puet, (ç'o dist), Renart aidera,
que ses cousins germains estoit.

(Le Roman de Renart, I, v. 215—17)

Et la dame se rapensa
Qu'elle avoit mout grant tort etü.
Mout vousist (ç'o dist) bien avoir seü
Coment ele (sc. sa servante) porroit prover
Qu'on porroit chevalier trover
Meillor qu'onces ne fu ses sire.
Mout volontiers li orroit dire,
Mais ele li a defendu.
En c'est voloir a atendu
Jusqu'a tant que cele revint.

(Chrétien de Tr., Le Chevalier au lion, v. 249—58)

(L'emploi du conditionnel présent, lui aussi, parle en faveur de l'indirect
libre, l'auteur, de son point de vue, aurait dû faire usage du conditionnel
passé. G. Paris et E. Langlois, Chrêstomathie du moyen âge, ont raison de
traduire: Elle voudrait bien savoir... Bien volontiers elle le lui entendrait
dire...)  

Peut-être n'aurions-nous point tort d'admettre la même possibilité aussi
pour les complétives plus distancées dépendant du verbe principal jurer
(v. plus haut) et dans lesquelles la conjonction que est omise, p. ex.

Puis me fist sur seinz jurer
Qu'en c'est message deusse aler
E a lui puis repaire,
Se nul de ces ne pousse amener,
A grant dolur, (ç'o dist), me freit morir,
Nule rien ne m'en purreit garir,
Ensemble od mei mes quinze fiz;

(Gui de Warewic, v. 8125—31), etc., etc.

L'incise énonciative ce dit, caractéristique pour le style indirect libre en
ancien français, a bientôt pris la forme dit-il, s'identifiant ainsi à l'incise du
style direct. Elle apparait encore très souvent dans l'indirect libre tout
jusqu'à l'époque moderne, surtout là où l'auteur craint la confusion du style
indirect libre avec la simple narration. Comp.:

La lice lui demande encore une quinzaine.

Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine;

(La Fontaine, Fables, II, 7)

Comment excuser une si grande imprudence, et qu'était devenue l'extrême
discrétion de ce prince, dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-
elle, tant qu'il a cru être malheureux.

(Mme de Lafayette, La Princesse de Chîèves, 3e partie)
Remarques sur le style indirec libre en ancien Français

Averti par sa mauvaise humeur, je lui (se. au comte) proposais une partie; alors il coquetait: — D'abord il était trop tard, disait-il, puis je ne m'en souciais pas.

(Balzac, Le lys dans la vallée, p. 65)

Il réitéra sa demande que la bonne femme se refusa nettement à satisfaire. Elle ne voulait pas, disait-elle, enlever la crème des potées de lait destinées à faire le beurre.

(Id., Le médecin de campagne, ch. 3)

J'ai rencontré une fois un agent du F. B. I. Comme j'étais moi-même fonctionnaire en mission, nous échangéames d'abord des propos d'ordre professionnel — indemnités de déplacement, régimes des retraites, — puis j'orientai la conversation vers le maccarthysme. Mon interlocuteur en parlait avec le mépris glacial du médecin pour le rebouteux. Ces gens-là, disait-il, n'étaient que des bousilleurs, des piétineurs de plates-bandes, sans délicatesse ni discernement. Je lui demandai...

(R. Escarpit, Les deux font la paire, p. 239; Paris 1959), etc. (15)

L'indirect à incise est aussi couramment pratiqué par Marmontel qui cependant recourt, pour varier son style, aussi à l'indirect sans incise. Il n'est pas sans intérêt pour nous de noter ce qu'il dit lui-même à ce sujet: «Je proposai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de supprimer les dit-il et les dit-elle du dialogue viv et pressé. J'en ai fait l'essai dans ces Contes; et il me semble qu'il a réussi. Cette manière de rendre le récit plus rapide n'est pénible qu'au premier instant: dès qu'on y est accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.» (Préface; cité d'après M. Lipps, o. c., p. 163 s). Voici un exemple de l'application de ce principe:

La belle prude, suivant l'usage, opposait toujours quelque faible résistance aux désirs d'Alcibiade. C'était une chose épouvantable! elle ne pouvait penser sans rougir. Il fallait aimer comme elle aimait, pour s'y résoudre. Elle aurait voulu pour tout au monde qu'il jût moins empresse... Alcibiade la prit au mot.

(Contes, Alcibiade, p. 2)

13 Comp. aussi pour l'anglais: Mrs. Jervis says, he asked her if I kept the men at a distance; for, he said, I was very pretty; and to be drawn in to have any of them might be my ruin, and make me poor and miserable betimes. (Richardson, Pamela, I, Letter 6); But my mother... would not consent to take a fraction more than was due to her, and was obstinately unwilling to be content with less. It was not yet seven, she said, by a long way; she knew her rights and she would have them; and she was still arguing with, when a little low whistle sounded. (R. C. Stevenson, Treasure Island, Ch. IV), etc.

Voici aussi ce que dit Walzel, l. c., pour l'écrivain allemand Wieland: »Wieland sucht sie (sc. die erlebte Rede) noch zu rechtfertigen durch ein eingeschobenes und eingeklammertes »acht' erw. Dann wird bezeichnendes Merkmal gerade das Fehlen solcher Einführung. Gewiss kam das der zunehmenden Neigung entgegen, Rede, und Gegenrede ohne Angabe eines »sagte erw oder »antwortete sie« zu bringen.« Walzel aussi, donc, compte avec l'ellipse de l'incise.
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

Averti par sa mauvaise humeur, je lui (se. au comte) proposais une partie; alors il coquetait: — D'abord il était trop tard, disait-il, puis je ne m'en souciais pas.

(Balzac, *Le lys dans la vallée*, p. 65)

Il réitéra sa demande que la bonne femme se refusa nettement à satisfaire. Elle ne voulait pas, disait-elle, enlever la crème des potées de lait destinées à faire le beurre.

(Id., *Le médecin de campagne*, ch. 3)

J'ai rencontré une fois un agent du F. B. I. Comme j'étais moi-même fonctionnaire en mission, nous échangeâmes d'abord des propos d'ordre professionnel — indemnités de déplacement, régimes des retraites, — puis j'orientai la conversation vers le maccarthysme. Mon interlocuteur en parlait avec le mépris glacial du médecin pour le rebouteux. Ces gens-là, disait-il, n'étaient que des bousilleurs, des piétineurs de plates-bandes, sans délicatesse ni discernement. Je lui demandai...

(R. Escarpit, *Les deux font la paire*, p. 239; Paris 1959), etc. (15)

L'indirect à incise est aussi couramment pratiqué par Marmontel qui cependant recourt, pour varier son style, aussi à l'indirect sans incise. Il n'est pas sans intérêt pour nous de noter ce qu'il dit lui-même à ce sujet: «Je proposai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de supprimer les dit-il et les dit-elle du dialogue vif et pressé. J'en ai fait l'essai dans ces Contes; et il me semble qu'il a réussi. Cette manière de rendre le récit plus rapide n'est pénible qu'au premier instant: dès qu'on y est accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.» (Préface; cité d'après M. Lipps, o. c., p. 163 s). Voici un exemple de l'application de ce principe:

La belle prude, suivant l'usage, opposait toujours quelque faible résistance aux désirs d'Alcibiade. C'était une chose épouvantable! elle ne pouvait y penser sans rougir. Il fallait aimer comme elle aimait; pour s'y résoudre. Elle aurait voulu pour tout au monde qu'il fût moins pressé. Alcibiade la prit au mat.

(Contes, *Alcibiade*, p. 2)

15 Comp. aussi pour l'anglais: Mrs. Jervis says, he asked her if I kept the men at a distance; for, he said, I was very pretty; and to be drawn in to have any of them might be my ruin, and make me poor and miserable betimes. (Richardson, *Pamela*, I, Letter 6); But my mother... would not consent to take a fraction more than was due to her, and was obstinately unwilling to be content with less. It was not yet seven, she said, by a long way; she knew her rights and she would have them; and she was still arguing with, when a little low whistle sounded. (R. C. Stevenson, *Treasure Island*, Ch. IV), etc.

Voici aussi ce que dit Walzel, l. c., pour l'écrivain allemand Wieland: »Wieland sucht sie (se. die erlebte Rede) noch zu rechtfertigen durch ein eingeschobenes und eingeklammertes »dachte er«. Dann wird bezeichnendes Merkmal gerade das Fehlen solcher Einführung. Gewiss kam das der zunehmenden Neigung entgegen, Rede, und Gegenrede ohne Angabe eines »sagte er« oder »antwortete sie« zu bringen.« Walzel aussi, donc, compte avec l'ellipse de l'incise.
Remarques sur le style indirect libre en ancien Français

angleščino pa tudi avtor te razprave navaja nekaj primerov naše konstrukcije iz precej starejše dobe.

Avtor skuša tudi dokazati, da je bil naš stilistični postopek že v stari francosčini mnogo pogostejši, kot to dajo sklepati izvajanja M. Lippsove in G. Lerchove.

Končno se avtor dotakne tudi problema o izvoru tega pojava; skuša ga najti v zelo pogostni starofrancoski obliki odvisnega govora, ki tvori nekak most med navadnim odvisnim ter prostim odvisnim govorom, namreč:

Fremaus presentent a chascun;
Me sire Gavains en prist un,
Si l'a tantost a son col mis,
Mais Tristrans n'a pas le sien pris:
Fremail, ce dist, ne meteroit,
Ne en son doit anel h'aroit
Dusqu'al terme qu'il a voit mis
A tele a en aucun pais.

(Gerb. de Motr., Perceval, v. 3671—78)

To obliko samo izvaja avtor iz navadnega odvisnega govora, tudi pogostnega v starem jeziku:

Ço dist li reis que sa guere out finee

(La Chanson de Roland, v. 705)

Iz vzrokov afektivne narave, tj. pod vtvom dogodkov, povedanih v odvisniku, avtor impulzivno najprej poroča o njih in šele naknadno o pravem stavkom co dist (ki je le preneseni verbum dicendi glavnega stavka) odkrije pravega pripovedovalca teh dogodkov.

Nadaljnji korak k popolni obliki naše stilistične posebnosti pa je narejen z izpustitvijo vrinjenega stavka ce dist, za kar navaja avtor nekatero možnost že v starem jeziku. Vendar se vrinjeni ce dist (oziroma dit-il v modernizirani obliki) najde vse do najnovejše dobe, zlasti tam, kjer se hoče avtor izogniti nejasnosti.

Podrobnosti in številne primere gl. v francoskem delu razprave.